

Publications sur la Belgique.

- NOTHOMB (PIERRE). — **La Belgique martyre**. 23^e mille. Broch. in-16. » 50
 — **Les Barbares en Belgique**. Préface de H. Carton de Wiart (*Ouvrage couronné par l'Académie française*), 15^e édit. Un vol. in-16..... 3 50
 — **Histoire belge du Grand-Duché du Luxembourg**. 2^e édition. Un vol. in-16..... 2 »
 — **L'Yser** — Les Villes Saintes. — La Victoire. — La Bataille d'été. 5^e édition. Un vol. in-16..... 3 50
La Barrière belge. Etude d'histoire territoriale et diplomatique (*couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques*). Un vol. in-16..... 3 50
 OLYFF (FRANÇOIS). — **La Belgique sous le joug**. L'invasion. In-16. 3 50
 GRIMAUTY (FERNAND-HUBERT). **Six mois de guerre en Belgique par un soldat belge**. Août 1914-Février 1915. 3^e édit. In-16..... 3 50
 SOMVILLE (GUSTAVE). — **Vers Liège**. — Le Chemin du crime (*couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques*). 3^e édit. Un vol. in-16..... 3 50
Les crimes de l'Allemagne. — **Dinant**. — Massacre et destruction. Un vol. in-16..... 3 50
 MALO (HENRI). — **Le drame des Flandres**. — Un an de guerre. 1^{er} août 1914-1^{er} août 1915. 3^e édition. Un vol. in-16..... 3 50
 — **En Belgique. La Zone de l'Avant**. Tableaux, portraits et paysages, 1915-1916. Un 6..... 3 50
 JEHAY (C^{ie} F^{er}). — **L'invasion du Grand-Duché du Luxembourg en 1914**. Une broch. in-8^o. 1 »
 BASSOMPIÈRE (ALBERT DE). — **La nuit du 2 au 3 août 1914 au Ministère des Affaires étrangères de Belgique**. 4^e édition. Une brochure in-8^o..... 1 »
 PIÉRARD (LOUIS). — **La Belgique sous les armes, sous la botte, en exil**. Un vol. in-16..... 3 50
 HAVARD DE LA MONTAGNE (MADELEINE). — **La vie agonisante des pays occupés. Lille et la Belgique**. Notes d'un témoin (Octobre 1914-Juillet 1916), préface de Maurice Barrès, de l'Académie française. Un vol. in-16..... 3 50
 BAULU (MARGUERITE). — **La bataille de l'Yser**, précédée de la Retraite d'Anvers. Un vol. in-16 avec cartes..... 3 50
 DAYE (PIERRE). — **Avec les vainqueurs de Tabora**. Souvenirs d'une conquête belge en Afrique orientale allemande. Un vol. in-16..... 3 50
 PRIEUR (CLAUDE). — **De Dixmude à Neuport**. Journal de Campagne d'un officier de Fusiliers marins (Octobre 1914-Mai 1915). 2^e édit. In-16. 3 50
 BAIE (EUGÈNE). — **La Belgique de demain**. — La question du Luxembourg. Nécessité d'une barrière rhénane. Les Pays-Bas. 2^e mille. Broch. in-16. » 60
 WYSEUR (MARCEL). — **Les cloches de Flandre**. La Flandre carillonnée. — Cloches d'exil. — Des Glas. — En Flandre. — Poèmes. In-16..... 3 50
 — **La Flandre rouge**. — Poèmes. Préface d'EMILE VERHAEREN. In-16. » 50
 GOYAU (GEORGES). — **Le cardinal Mercier**. Ouvrage orné de deux portraits. Un 2 »
 MERCIER (S. E. le Cardinal, Archevêque de Malines, Primat de Belgique). — **Le Christianisme dans la vie moderne**. — Pages choisies, recueillies par L. Noël, professeur à l'Université de Louvain. In-16.. 3 50
Les évasions de Belgique d'après les récits des évadés. Préface de J. Meelo, ministre plénipotentiaire. Un vol. in-16..... 2 »
 CARTON DE WIART (H.). — **Les vertus bourgeoises**. — La République belge de 1790 (roman historique). 3^e édition. Un vol. in-16..... 3 50
 — **La cité ardente**. — Roman historique. Un vol. in-16..... 3 50

Impr. Henri DIEVAL, 57, rue de Seine, Paris.

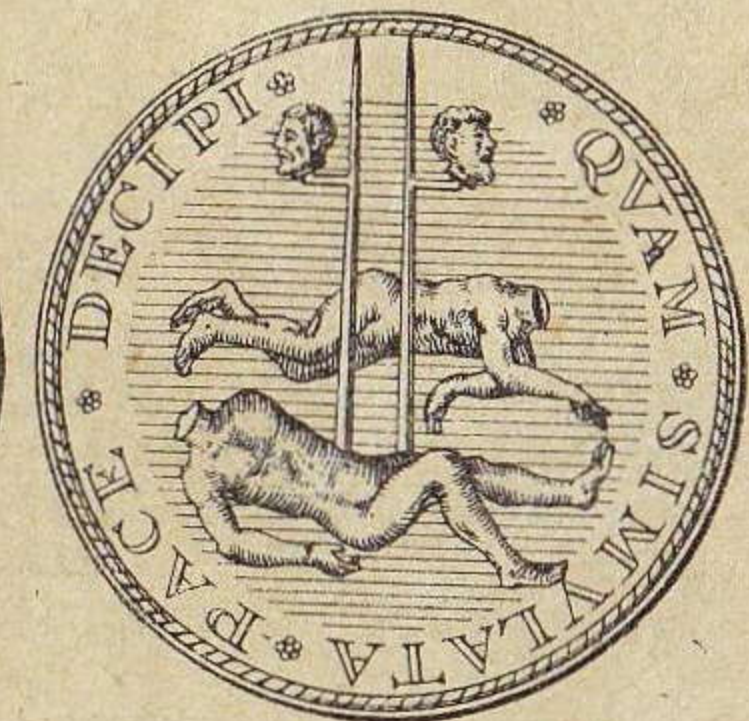
L'IMMORTELLE MÊLÉE

Essai sur l'épopée militaire belge

(1914)

« Mieux vaut lutter pour la patrie
 que de se laisser décevoir par un simulacre de paix. »

Traduction de l'inscription d'une médaille frappée en 1579 par les États Généraux de Bruxelles.



CINQUIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et C^{ie}

Majoration temporaire 30 % (Décision syndicale du 11 Février 1918).

III

L'ANXIEUSE ATTENTE DEVANT LA GETTE

« Nous sommes ici à défendre
« l'honneur du régiment et de la
« nation, de quoi nous vous donne-
« rons des preuves. »

Les gardes wallonnes à leur
colonel. — 26 février 1716.

L'ATTAQUE PAR LA BELGIQUE AURAIT DU ÊTRE CONJURÉE

*« Une certaine entente des choses
« de la guerre est indispensable à
« la direction politique des États. »*

CLAUSEWITZ.

Dans le même temps que notre armée se massait derrière la Gette, y recevait les premiers assauts de l'ennemi, s'y couvrait de gloire et finalement se voyait contrainte de se replier à péril d'être écrasée comme le fer sur l'enclume par le formidable marteau de l'armée von Klück, la population belge, enthousiaste, angoissée, hale-tante, vivait dans un immense espoir et dans une prodigieuse hallucination. « Les Alliés arrivaient; ils étaient là; leurs trains circulaient sur nos rails; leurs bateaux entraient dans nos ports du littoral. » Personne ne les avait aperçus, mais tout le monde affirmait leur présence. N'avait-on pas vu, ce qui s'appelle vu, des trains entiers d'artillerie passer sur la ligne de la ceinture bruxelloise avec des soldats accoudés aux portières? C'étaient des Anglais; ce devaient être des Anglais; sans doute, ces soldats étaient nu-tête et en bras de

chemise à cause de la chaleur; mais, précisément, seuls des Anglais voyagent avec ce confortable sans-gêne. Le 4 août déjà, ces rumeurs circulaient à Bruxelles et d'aucuns ajoutaient des précisions: douze trains, venant de Courtrai, étaient passés à Denderleeuw et contenaient 10.000 Français! Les Anglais allaient au camp de Béverloo, les Français on ne savait où. Le soir du 11 août, débarqua, à la gare du Midi, à Bruxelles, un détachement des 9^e et 10^e cuirassiers français. Ces hommes étaient en petite tenue, sans casque, ni cuirasse, mais portaient le sabre et le mousqueton. Ils conduisaient aux casernes d'Etterbeek une cavalcade de chevaux haut-le-pied. Une foule énorme leur fit escorte par les boulevards extérieurs et l'avenue Louise en les acclamant. Chacun crut que c'était là l'avant-garde d'une armée¹. Qui eût douté que les Alliés fussent là « où ils devaient être »? D'ailleurs le communiqué belge attestait qu'ils s'y trouvaient; or, où les Alliés se devaient-ils trouver sinon à côté de nos soldats, coude à coude avec eux, *shoulder to shoulder*, épaule contre épaule comme dit le règlement militaire anglais. Quiconque eût prétendu qu'ils se trouvaient à quelque cent, deux cents kilomètres ou plus eût été déclaré digne du gibet.

1. Les casernes de cavalerie d'Etterbeek étaient à ce moment occupées par les chasseurs à cheval de la garde civique de Bruxelles et de Gand qui patrouillaient de là dans la forêt de Soignes. Les cavaliers français mirent leurs chevaux aux écuries et en laissèrent le soin aux gardes civiques et aux soldats du dépôt des régiments de guides. Ils partirent et on n'en entendit plus parler. On raconta que ces chevaux étaient destinés à remonter des cavaliers anglais débarqués sans montures en France.

La plupart des Belges ne voyaient goutte en stratégie; mais un sûr instinct les avertissait que si l'Allemagne, violant les lois divines et humaines, crispait dans son gantelet de fer un solennel traité pour n'en faire plus qu'un chiffon, c'était afin de tirer de ce crime un formidable bénéfice: celui d'utiliser ses voies ferrées aiguillées vers la Belgique et qui écrivaient sur le sol, en lettres d'acier, le plan de l'état-major prussien et de se servir des chaussées belges pour fondre sur la frontière septentrionale de la France que l'on savait ouverte à tout venant¹. Et le souvenir légendaire des invasions de 1814 et de 1815, tout mêlé d'histoires de cosaques et d'évocations de Waterloo, revivait dans les mémoires populaires avec une force qui ne se trompait point. Pour arrêter cette invasion qui menaçait de fourmiller sur la Belgique entière, c'était à la Meuse que tous devaient courir, Belges, Français, Anglais, et c'est pourquoi les triomphes de Liège, le 4 et le 5 août, la victoire de Haelen,

1. L'un des piliers de la défense française dans le nord était le fort d'Hirson (bâti aux sources de l'Oise). Or voici comment il se comportait le 14 août 1914. Nous citons M. F. Engrand (*Correspondant* du 25 mars 1918): « A Hirson, la situation était incroyable. Le 14 août, à 20 heures, les 9^e et 11^e compagnies du 23^e territorial y débarquaient; il n'y avait dans la ville qu'un militaire, le gouverneur, mais pas de garnison. Le fort était une très agréable maison de campagne, ombragée par de beaux arbres poussés sur les glacis; les terrains voisins, d'où l'on avait la plus belle vue, servaient de demeure à un Allemand qui y vivait paisiblement. Les ponts-levis du fort étaient rouillés, la tourelle à éclipse servait de grenier à foin; quelques canons, mais pas d'obus, aucun approvisionnement d'artillerie; naturellement pas la moindre mitrailleuse, ni tôle pour abris, ni fils de fer, ni chevaux, ni voitures. Le réarmement de ce fort essentiel, le seul gardien de la trouée de l'Oise, était confié à des territoriaux... et l'ennemi, le lendemain, essayait de forcer la Meuse à Dinant ».

le 12, l'heureux combat de Dinant, le 15, furent salués par des acclamations : la Meuse et ses approches solidement tenues, nos Thermopyles étaient en bonnes mains.

La vérité n'était point ce que ce simple peuple pensait.

Cependant, la plupart des « prophètes » de la guerre avaient prédit l'attaque allemande par la Meuse, la Belgique et le nord de la France¹. En 1881, Emile Banning, dans son fameux mémoire sur la *Défense de la Meuse*, avait même cru pouvoir dire qu'une telle attaque était dans le vœu de l'état-major français : « Le système défensif de la France, écrivait-il, contient de nombreuses indications qui permettent d'induire que dans ce pays on attend et on désire l'attaque de l'Allemagne par la Belgique. Les Français, suivant immédiatement les Allemands en Belgique, dégagent leur territoire, forcent le concours de notre armée et s'assurent l'appui de l'Angleterre, ce qui les dispense de garder leurs côtes et leurs colonies. La faiblesse relative des défenses de la vallée de l'Oise ressemble par certains côtés à un piège. » En 1911, le colonel anglais Repington assistait aux grandes manœuvres allemandes commandées par

1. Citons : Ténot (1882), Lucien Victor Meunier (1887), M^{me} Juliette Adam (1887), lieutenant de Lanet (1887), Claude Messin (1892), général Langlois (1906), lieutenant-colonel Grouard, lieutenant-colonel Picard (1910), Charles Malo, général Herment, Emile Motte, général Maitrot (1912), etc., etc., et nombre d'écrivains belges notamment les généraux Brialmont, Dejardin, le colonel Cambrelin, etc.

Cf. *Neutralité belge et invasion allemande*, par Maxime Le Comte et lieutenant-colonel Lévi. Paris, Lavauzelle, janvier 1914.

le maréchal von der Goltz. Après avoir, suivant la pure tradition, « fixé » son adversaire, von der Goltz s'essaya à l'« envelopper ». Il dut pour ce faire étendre le front de ses deux corps d'armée sur 40 kilomètres. La frontière d'Alsace-Lorraine n'ayant qu'une étendue de 250 kilomètres, on n'y pourrait donc déployer que 12 corps, alors que l'Allemagne en lancerait 20 et plus sur la France. Et le colonel Repington d'en conclure ou bien que la tactique allemande appliquée aux grandes manœuvres ne le serait pas à la guerre, ou que le front de déploiement des armées allemandes empiéterait sur le territoire des neutres. En 1912, le général Maitrot annonçait que les fortifications qui devaient fermer en Lorraine la trouée de Morhange seraient terminées en 1914 et il ajoutait : « Les Allemands, tranquilles alors sur leur flanc gauche, transporteront le gros de leurs forces dans les provinces rhénanes. Il n'y aura plus sur le front de Lorraine qu'une attaque démonstrative; l'effort principal des Allemands se fera sur la Meuse, de Maëstricht à Givet, et la Belgique tout entière deviendra le champ clos où la France et l'Allemagne videront leur querelle. »

Le projet allemand d'invasion par la Belgique avait donc été « prophétisé » ; bien mieux, il avait été « révélé » par von Bernhardt. Ce projet était, par conséquent, « éventé ». Comment réussit-il ? Question plus facile à poser qu'à résoudre. « Nous ne saurons probablement jamais, a écrit Gustave Lebon, à la suite de quelles illusions psychologiques notre état-major s'imagina que les Allemands

attaqueraient la France par l'Est, alors que tant d'écrivains militaires avaient indiqué qu'ils arriveraient par le Nord¹. » Et M. Engerand a même cru pouvoir dire : « Hormis l'état-major français, tout le monde voyait l'offensive allemande par la Belgique. » Ce qui n'empêche que la concentration de toute l'armée française se faisait à l'Est, que le grand quartier général français s'appelait le « grand quartier général des armées françaises de l'Est » et que, le 1^{er} août 1914, veille de la mobilisation française, le ministre de la Guerre, M. Messimy, prenait un décret pour déclasser la place de Lille, sans quoi la défense du Nord est chimérique.

Avant même d'attaquer Liège, les Allemands avaient abattu leurs cartes. Le 29 juillet 1914, l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Berlin télégraphiait à son gouvernement certaine conversation qu'il venait d'avoir avec le Chancelier allemand ; or, pour celui-ci, le sort de la Belgique était désormais à la merci des opérations militaires². Dès le lendemain, le gouvernement britannique faisait savoir à Berlin qu'il faisait de la question belge un *casus belli*. L'ultimatum allemand à la Belgique (2 août) marquait nettement le dessein

de l'ennemi de s'en prendre à Liège et à Namur ; en effet, il était dit que l'Allemagne traiterait la Belgique en ennemie « s'il était fait des difficultés à la marche en avant des armées allemandes par une opposition des fortifications de la Meuse ». Et comme si cela ne suffisait point, le 4 août, au Reichstag, M. de Bethmann-Hollweg précisait les instructions du haut commandement allemand : « Il nous faut, disait-il, pénétrer en France par la voie la plus rapide et la plus facile pour frapper un coup décisif, le plus tôt possible ; c'est pour nous une question de vie ou de mort, car, si nous avons passé par la voie plus au sud, nous n'aurions pu, vu le petit nombre de chemins et la puissance des forteresses, espérer passer sans rencontrer une opposition formidable. » Ces déclarations répandaient une éblouissante clarté ; on était fixé avant que le canon tonnât devant Liège. L'ennemi attaquerait par la rive ouest de la Meuse. Nul en Belgique ne s'y trompa.

1. *Enseignements psychologiques de la Guerre européenne*, p. 324. Edition Flammarion, Paris. Le Dr Gustave Lebon rappelle à ce propos qu'à la page 337 du 2^e volume du livre de Bernhardt : *La guerre d'aujourd'hui*, dont la traduction française a paru en 1913, tout le plan offensif allemand contre la France était exposé, notamment la marche de l'aile droite allemande contre la France à travers la Belgique d'où elle devait être poussée sans retard jusque Dunkerque et Calais, etc.

2. *Livre bleu anglais*, n° 85.